Alors le commissaire de police voulut l'interroger ; on aurait tenu à savoir qui elle était. A toutes les questions que lui adressa le magistrat, elle répondit par des paroles incohérentes, des mots sans suite, hachés. Hélas ! elle avait été frappée d'un effroyable coup, votre malheureuse mère était devenue folle, monsieur le comte.

Le jeune homme poussa un sourd gémissement.

— On dut la laisser pendant plus de deux mois dans la maison d'Asnières. Ah ! ce ne sont pas les soins qui lui ont manqué... Mais on eut beau faire, on ne put pas lui rendre la raison ; il fallut se décider à la transporter dans un hospice d'aliénés.

— Je sais le reste, fit tristement Eugène : c'est dans un hospice que ma malheureuse mère est morte.

Morlot baissa la tête.

— Monsieur Morlot, quel âge pouvait-elle avoir ? demanda le jeune homme

— A peine dix-huit ans quand elle vous a mis au monde.

— C'était encore une enfant... Ah ! l'homme qui l'a trompée était un grand misérable !

— Qui sait ? fit Morlot.

— Monsieur Morlot, répliqua Eugène avec animation, briser la vie d'une femme est un crime que notre législation n'a pas fait assez grand. Oui, tout homme qui abandonne lâchement une pauvre malheureuse, devrait être puni comme un malfaiteur dangereux. Pour tous ces Don Juan, qui se font un jeu de l'honneur et des larmes d'une femme, nos lois ne sont pas assez sévères... Le misérable qui vole l'honneur d'une famille est à mes yeux plus infâme que le coquin qui vous arrête dans une ruelle sombre ou au coin des bois, en vous disant : " Ta bourse ou ta vie ! "

— Je pense comme vous, monsieur le comte, et je déplore le mal en attendant qu'il y soit porté remède, si c'est chose possible.

Maintenant, monsieur le comte, je vais vous dire pourquoi je vous ai prié de venir me trouver ici aujourd'hui. Je n'ai plus à vous apprendre le motif pour lequel je vous ai demandé un congé. A part quatre ou cinq voyages que j'ai faits à Chesnel et un autre hors de France, je n'ai pas quitté Paris. Ce que je veux, monsieur le comte, je vous l'ai dit tout à l'heure ; atteindre vos ennemis et les écraser. Je ne sais pas bien encore quels sont leurs projets, car, dans ce qui se passe, il y a certaines choses qui me paraissent obscures. Mais je suis actuellement à quels hommes j'ai affaire. Si ce n'est pas assez, c'est déjà beaucoup. Je sais où est un de ces hommes, je ne le perds pas de vue : celui-là ne peut plus m'échapper. Il y en a un autre que je surveille également, bien que rien ne me prouve encore qu'il soit un complice. Mais il en reste deux que je ne vois pas agir ; il n'en sont que plus redoutables. Je vous avoue, monsieur le comte, que, de ce côté, je suis inquiet. Il faut absolument que je sache où se cachent ces deux individus. Grâce à vous, j'espère être bientôt sur leurs traces. Vous avez dû prendre le numéro de la maison où la femme masquée vous a conduit ?

— Avant de m'éloigner de cette maison, monsieur Morlot, je voulais en effet connaître son numéro ; mais il n'existe point.

— Ah ! fit Morlot.

— Peut-être avait-il été enlevé, toutefois, à certaines remarques que j'ai faites, je suis sûr de reconnaître la maison et surtout le jardin.

— En ce cas, monsieur le comte, c'est bien. Mais il faut que nous allions ensemble à Neuilly.

— Je suis à votre disposition.

— Vous ne supposez pas qu'on vous ait suivi ?

— Non, je n'ai rien remarqué.

— Je ne saurais prendre trop de précautions, monsieur le comte : avec les misérables contre lesquels j'ai à lutter, il faut être constamment sur ses gardes.

Morlot s'approcha d'une fenêtre, dont la jalousie était baissée et, du regard, inspecta la place Louvois.

— Je ne vois aucun individu à figure suspecte, murmura-t-il, Monsieur le comte, nous pouvons partir.

Le jeune homme se leva.

— Si vous le voulez bien, continua Morlot, vous sortirez le premier ; vous prendrez une voiture en bas et vous irez m'attendre boulevard Haussman, au coin de la rue du Felder.

Eugène sortit. Morlot, de sa fenêtre, le vit monter dans un coupé qui ne tarda pas à disparaître. Alors, bien certain, cette fois, que le comte de Coulange n'avait pas été suivi, il sortit à son tour.

Une heure après, le coupé dans lequel se trouvaient Eugène et Morlot passait au petit trot la chaussée du boulevard Bineau.

Soudain, le comte saisit le bras de Morlot, et lui dit :

— Regardez : voilà le jardin et la maison : je reconnais la grille, la petite porte et également cet arbre, qui doit être un polonia.

— J'ai vu, répondit Morlot.

Il laissa marcher la voiture pendant quelques minutes encore, puis il cria au cocher :

— Arrêtez.

— Est-ce que nous descendons ici ? demanda Eugène.

— Moi seul, monsieur le comte, et je vous demande la permission de vous quitter.

Une heure après quand Morlot entra dans un restaurant pour déjeuner, il savait que la maison du Boulevard Bineau appartenait à un riche et honorable commerçant de la rue du Mail, qui l'habitait chaque année avec sa femme et ses enfants, du commencement de mai à la fin de septembre.

On avait d'ailleurs donné à Morlot les meilleurs renseignements sur le propriétaire de la maison et sa famille.

Morlot ne pouvait pas supposer que cet honnête homme fût un complice de Sosthène de Perny. Mais il s'agissait de se mettre sur la piste de Sosthène et de des Grolles, et il fallait que Morlot sût à qui le commerçant avait confié les clefs de la maison.

Or, le même jour, vers trois heures de l'après-midi il entra dans la maison de commerce de la rue du Mail, et demandait à parler au commerçant.

Celui-ci le fit entrer dans son cabinet, et le pria de lui faire connaître le motif de sa visite.

— Vous allez l'apprendre, monsieur, répondit Morlot, par quelques questions que je vais vous adresser et auxquelles je vous prie de vouloir bien répondre. Vous êtes propriétaire d'une maison à Neuilly, boulevard Bineau ?

— Oui, monsieur.

— Vous devez y aller souvent ?

— Rarement l'hiver. Quelquefois le dimanche, quand la journée est belle, j'y vais, soit avec ma femme ou une ou plusieurs de mes filles, passer deux ou trois heures ; c'est un but de promenade. Nous en profitons pour faire du feu dans les chambres et ouvrir les fenêtres.

— Vous n'êtes probablement pas allé à Neuilly dimanche dernier ?

— Je n'y suis pas allé depuis un mois.

— Est-ce que, parfois, vous permettez à des personnes de votre connaissance d'aller visiter seules votre propriété ?

— Jamais, monsieur.

— Pourtant, dans la nuit de samedi à dimanche, il y avait au moins cinq personnes dans votre maison.

Le commerçant ouvrit de grands yeux étonnés.

— C'est impossible ! s'écria-t-il.

— Ce que j'ai l'honneur de vous dire est absolument vrai, répliqua Morlot.

— Mais alors des voleurs se sont introduits chez moi, je suis volé !

— Une personne attachée à votre maison a peut-être, à votre insu, confié à quelqu'un les clefs de votre maison de Neuilly.

Le commerçant secoua la tête.

— Non, non, dit-il, cela ne se peut pas.

Il ouvrit un tiroir de son bureau où il prit un trousseau de clefs.

— Voici les clefs de ma maison de Neuilly, dit-il, celle de la grille et de la porte du jardin ; la clef des deux portes d'entrée de la maison et celles des deux pièces principales. Personne ne peut ouvrir mon bureau. D'ailleurs, je suis sûr que le trousseau de clefs était là samedi soir et dimanche matin.

— En ce cas, monsieur, on s'est servi de fausses clefs pour pénétrer dans votre maison.

— Je le saurai bientôt, car je vais aller immédiatement à Neuilly.

— Si vous le voulez bien, je vous accompagnerai.

— Volontiers. Mais je ne veux rien dire à ma femme et à mes enfants pour ne pas les inquiéter.

Morlot retourna donc boulevard Bineau en compagnie du commerçant.

Ils eurent vite constaté que les portes avaient été ouvertes avec de fausses clefs ou crochetées. Du reste, aucune n'avait été refermée à clef. Ils entrèrent successivement dans toutes les pièces. Morlot promenait son regard investigateur. Il se souvenait de l'enveloppe de lettre à moitié brûlée, ramassée autrefois dans l'espèce de prison où Gabrielle avait été enfermée et où elle avait failli mourir de faim. Mais il eut beau fureter dans tous les coins, il ne trouva aucun objet qui pût le mettre sur la piste qu'il cherchait.

Quelques meubles avaient été dérangés de leur place, des bougies avaient brûlé complètement dans les chandeliers ; mais rien n'avait disparu, et le commerçant déclara qu'aucun vol n'avait été commis, il n'existait pour tous dégâts que la vitre brisée par la clef lancée du jardin dans le cabinet où le comte de Coulange avait été un moment prisonnier.

Dans la chambre où la scène s'était passée, Morlot trouva le masque de Sosthène ; dans le corridor, au bas de l'escalier, il ramassa encore deux autres masques. Voilà les seuls objets qui attestaient le passage des trois complices dans la maison. Morlot examina les masques l'un après l'autre. Instinct d'ancien policier. Mais c'était bien inutile, car, en supposant — ce qui n'existait pas, — qu'ils portassent une marque de fabrique, cela ne lui aurait pas beaucoup servi.

Maintenant qu'il était rassuré, le commerçant voulut interroger Morlot. Celui-ci coupa court à ses questions en lui disant :

— Je suis ce qui s'est passé dans votre maison, mais je ne peux